

Des films

Nicolas Bauche
10 juillet 2005

Eros (Antonioni, Soderbergh et Wong kar-Wai)

Parfois la vieillesse est aussi un naufrage au cinéma. Le talent n'est pas une source intarissable et, l'âge venant, le génie de certains metteurs en scène se délite. C'est le cas d'Antonioni, réalisateur majeur dont l'œuvre exigeante a marqué le cinéma mondial de son sceau et, au passage, influencé quelques générations de créateurs, Wenders, Angelopoulos ou Hartley. Pourtant *Eros* ne restera pas dans les annales comme l'une des réussites du *maestro*. Les films à sketches n'ont jamais enfanté de chefs d'œuvre impérissables mais ce n'est pas une excuse en soi. Le dernier opus de Michelangelo Antonioni est un ratage complet. Tout prend un tour ridicule dans son *Périlleux enchaînement des choses*. S'est-il adjoint les services de Steven Soderbergh et Wong Kar-Wai pour les reconnaître comme ses dignes héritiers ou éviter la casse ?

Le projet était plus que séduisant : trois des plus grands réalisateurs donnant leur vision de l'éros, à la fois amour et érotisme. Depuis son attaque cérébrale, Antonioni doit être accompagné pour pouvoir réaliser un film : c'est l'exigence des producteurs et des assurances. C'était déjà le cas pour *Par-delà les nuages* (1995) où Wim Wenders jouait les caméristes. Le film à six mains permet d'éviter habilement la contrainte. Mais l'entreprise tourne au désavantage du réalisateur italien.

Son moyen-métrage exhibe les fantasmes d'un cinéaste lubrique. Antonioni n'est pas juste bon à faire se déshabiller les filles devant une caméra. Ses acteurs au physique de *porno stars* fatiguées déblatèrent un texte prétentieux mais qui a le mérite d'être succinct. C'est à peine si l'on retrouve pour un court moment la marque du grand cinéaste et de son scénariste Tonino Guerra. Alors que Christopher (Christopher Buccholz) et Chloe (Regina Nemni), un couple en pleine crise, se disputent attablés dans un restaurant, la protagoniste saisit un verre et le fait rouler par terre, mimant sa chute tout en empêchant qu'il se brise. Ce rapport étrange aux choses, ces moments où la narration prend la tangente pour aller se lover du côté des objets, voilà la marque d'Antonioni depuis *L'éclipse*.

La maîtrise esthétique de l'Italien semble bien loin... Il faut attendre Soderbergh et *Equilibre* pour voir un peu de beauté emplir l'écran. Cette histoire d'un psychanalyste et de son patient (Robert Downey Jr) n'est pas palpitante. Tout cela est bien trop verbeux pour vraiment captiver et saisir le désir au vol. Le jeu entre la couleur et le noir et blanc confine à l'exercice de style mais quel plaisir de revoir Robert Downey Jr, acteur formidable et sous-estimé.

Le meilleur est pour la fin : les producteurs ont-ils voulu ce crescendo ou est-ce un pur hasard ? *La main* de Wong Kar-wai est un joyau qui vaut à lui seul le déplacement. Les rapports entre une femme entretenue (Gong Li) et son tailleur (Chang Chen) sont à l'origine d'une ode au toucher. Tout est affaire tactile dans cette histoire sublime et émouvante où la sensualité déborde de chaque image : deux êtres qui se palpent, se caressent sans jamais consommer leur désir. Ode à la beauté d'une femme et d'une actrice, *La main* est l'un des meilleurs rôles de Gong Li, tour à tour dominatrice et offerte. Avec ses volutes baroques et ses ralenti dramatiques, Wong Kar-Wai s'impose comme le Douglas Sirk asiatique.

Critique : Nicolas Bauche

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net